



Poésie

REGARD

INCERTAIN

De la résistance au monde... à la confrontation à soi



URSULA BECK, FRANÇOISE BIGER, KARINE CATHALA, ODILE DESANTI,

RÉMI FAYE, EVELYNE FORT, GEORGES GUILLAIN, MIREILLE JAUME,

MICHELE NINASSI, FLORENCE NOEL, LYDIA PADELLEC,

VICKY SÉBASTIEN, BÉNÉDICTE RADAL, LOUIS RAOUL, MARIO URBANET

Numéro UN - Mai 2010

Revue INCERTAIN REGARD

Revue de poésie depuis 1997
Responsable de la publication : Hervé Martin

Site : www.incertainregard.fr
Courriel : incertainregard@wanadoo.fr
Parution numérique semestrielle.
Numéro ISSN 2105-0430

Le comité de lecture de la revue est composé de:
Hervé Martin, Cécile Guivarch et Jean-Paul Gavard-Perret .

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse internet de la revue. Le choix proposé doit contenir entre 5 et une dizaine de textes au fichier numérique txt ou doc.

Le portrait en couverture *La Marquée* est de **Karine Cathala**

Les autres tableaux *La craintive*, *La désinvolte*, *La songeuse* et *L'endeuillée* sont reproduits dans ce numéro dans des détails de visages. Les œuvres originales sont visibles à l'atelier de Karine Cathala ou sur son site Internet. ([http: www.karinecathala.com](http://www.karinecathala.com))

« *Féminitude, Émotions, Symboles. Saisir une émotion de femme à un moment donné de son existence, dans toute la vérité, la singularité de son être tout en reconnaissant l'universalité du ressenti émotionnel.* »

Karine Cathala

Sommaire du numéro UN - Mai 2010

- ◆ Karine Cathala - Le portrait en couverture : *La marquée*
 - Autres tableaux:: *La craintive* (p 13) , *La désinvolte* (p 60) , *La songeuse* (p 65) , *L'endeuillée* (p 82)
- ◆ Édito: *Quand ça nous parle*
- ◆ Poèmes de :
 - Ursula Beck
 - Françoise Biger
 - Odile Desanti
 - Rémi Faye & Vicky Sébastien
 - Evelyne Fort
 - Georges Guillain
 - Mireille Jaume
 - Michèle Ninassi
 - Florence Noël
 - Lydia Padellec
 - Bénédicte Radal
 - Louis Raoul
 - Mario Urbanet
- ◆ Bio-bibliographie des auteurs présents dans ce numéro
- ◆ Un vers de Ricardo Reis

Quand *ça nous parle*

C'est la diversité qui enrichit la vie. Les écritures, dans la leur, partagent les richesses de la singularité. Sans idée préconçue, chercher dans toutes formes d'écriture ce qui nous touche, ce qui résonne en ce que nous nommons poésie. Elle se révèle, lorsque touché par la lecture d'un vers, intrigué par des formes sur la page ou amusé par quelques jeux de sonorité, *ça nous parle!* Nous en éprouvons une joie qui bat jusque dans les veines de notre corps. Oui, une joie qui nous rencontre alors que nous ne l'attendions pas et d'où surgit inopinément notre propre vie.

La diversité dans ce numéro, nous la trouvons entre les textes singuliers de Mireille Jaume, l'écriture d'Odile Desanti qui circonscrit l'instant de moments féminins et les poèmes de Georges Guillain dont le rythme lent semble tracer avec des vers parfois courts, des sillons de jardins jusque dans nos mémoires. Diversité encore, avec cette soif de langue que je ressens dans l'écriture de Florence Noël ou par la réunion d'un poète et d'un peintre, poèmes de Rémi Faye qui accompagnent les tableaux de Vicky Sébastien, ces éclats colorés où nous pensons reconnaître une silhouette, un jardin méconnu... Mario Urbanet, Michèle Ninassi, Lydia Padellec... D'autres écritures se croisent encore ici, qui nous rencontrent !

Pour poursuivre la collaboration avec des plasticiens par l'intermédiaire d'œuvres autour du visage, c'est Karine Cathala qui participe à ce numéro, en proposant en page de couverture ce tableau intitulé *La marquée*, représentant un regard de femme. Si j'ai demandé à Karine Cathala l'accord pour présenter ce tableau, ce n'est pas tant pour accompagner le titre de la revue, bien qu'il en soit un écho, mais pour l'intensité de ce regard, droit, exprimant à mes yeux la sincérité de ceux qui savent exister sans complaisance. Il semble nous interpeller. Il nous renvoie par son expression, la calme détermination que j'y perçois, au cœur de nous-même, face à l'être intérieur qui nous fonde. Les autres tableaux, des détails de portraits que la plasticienne a bien voulu présenter, montrent son travail autour de l'expression du sentiment. *La songeuse*, *La craintive* que vous découvrirez dans ces pages me semblent particulièrement bien approcher le sensible de l'expression. Ces tableaux souvent colorés aux couleurs de chair sont extraits d'un ensemble de dix-sept portraits de femmes intitulé *Féminitudes* visibles sur le site Internet du peintre.

Bonnes découvertes!

Hervé Martin

URSULA BECK

Poèmes pour Pierre

*Être qui écrit,
qui laisse l'espoir sur la table d'un café
comme la monnaie*

sa carte postale en noir et blanc

*signer le monde une nouvelle fois,
dans le matin d'avril*

dire que nous attendons l'aube

*Vingt-six lettres qui signifient,
comme un nouvel alphabet,
que je laisse sur la table -*

pures et claires

*jeter cet ancre d'un sens
dans le printemps,
comme un oiseau géant*

*Ancre d'espoir -
mappemonde lisse*

tu cherches les îles d'un aujourd'hui

*aller en vivre,
comme d'un pain bleu*

Choisir de dire -

*comme on choisit de naître,
comme on choisit de franchir*

*fermer autour des choses cette ombre volontaire et claire de ses mots
comme une contre ligne*

*claire,
toujours plus claire,
jusqu'à aliéner*

Cité Interdite
résumé du ciel

comme une ligne dans l'autre
dans le miroir pur

vague après vague, les toits,
recourbés
pour porter le céleste

*Paysage de Toscane
comme une parenthèse bleue*

*s'ouvre
jusqu'aux pins*

couche le ciel sur les ruines

*Parle aux oiseaux comme Saint François,
ce ciel
comme un moine
bleu et pauvre*

*dit l'évangile aux ruines,
aux cyprès -*

*Comme deux fois autre,
deux fois lisse
comme émergence, et port
comme au-dessus au-dessous les deux parties du miroir
inespérable,
lointain*

cette ligne fine que tu dessines dans le jour

FRANÇOISE BIGER

On ne rêve pas être jamais tranquille à l'orée d'une heure comme celle où un blizzard acrimonieux vermout le silence. L'oubli se fait souffle allège les fibres toutes les fibres.
On renoue.



De mémoire de peau jamais autant vif il ne fut le passage du vent sec comme sable le long des cavités nasales à en perdre haleine autant que raison.



Je me distends me dispose prenant le large à pleins poumons d'écriture. Je tourne sept fois durant l'air dans ma bouche l'expulse et le ramène aussi sec, pourvu, affectant incontinent les élans du cœur.



Ai ignoré m'appesantir sur ce remplissage et ses effets secondaires de moi-même. Le but étant l'arrivée. Tête baissée, oreilles closes, bouche ouverte avide, surpris de la première goulée d'air et de lait et d'air et de lait jusqu'à l'écarquillement de leurs yeux tous gris.



Créations Karine Cathala © 2010

La Craintive (détail)

ODILE DESANTI

RUE CHAIR ET FOINS

(Extraits de *Sous un soleil féminin*)

Je vous rêvais vous n'aimiez pas l'attente, vous
aviez des manières de mâle très rude, avec des exigences,
Je m'étonnais.

M. Etienne - Lettres d'Idumée

Elle coud la douleur comme on coud une doublure.
Elle coud et l'aiguille troue le présent.
Jeune elle courait les bals,
loin d'imaginer la Pénélope qui attend
l'époux égaré parmi les îles de la maladie.
Avec les mouches sur la nappe,
le soleil derrière le carreau
et pas l'ombre ancienne ou à venir d'un prétendant,
elle coud sinon elle verrait la mort jaunir le visage.
Le bruit des lèvres suffit pour qu'elle découvre
partout des reprises urgentes à faire.

La dernière piqûre terminée, délaissant la couture,
elle raccompagnera l'infirmière.
Entre épouses, elles se comprendront.
Averties de l'issue prochaine, les pommes
de la cave commenceront le compte à rebours
qui vaudra également pour les parties de coincée.
Rosa depuis son attaque a perdu l'usage du français.
Au terme d'un combat invisible de palimpseste,
l'italien a repris le dessus.
Comme partenaire elle est insupportable.
Ignorant sa condition réapparue d'émigrée,
elle multiplie les appels,
elle accable ses partenaires.

Quand les orages auront fini
de s'accorder en genre et en nombre à l'angoisse,
de retour au pupitre sa main lèvera
et lèvera l'aiguille au-delà du nécessaire
car elle aura pris la direction
d'un orchestre dont elle devra tirer le maximum.
A force du sel naîtra sur ses lèvres.

(Un pays vieillissant / *Jeannie M., née L.*)

Elle guette à la fenêtre, à la fenêtre de soi-même,
en jeune garçon qui attend de l'horizon
des jours meilleurs.
Mais justement elle ne sera pas un homme.
Elle a beau partager leur désert,
elle est sous le voile une chose promise,
réduite à cacher des mains clouées sur le rebord.

(Les tours / *Malika C.*)

La gamine amusée d'éblouir
les curistes en peignoir sous les platanes,
use désormais d'un autre miroir
dont peu se protègent. Surtout pas ses clients
lorsque à genoux entre ses cuisses
ils se passent la main dans une chevelure de reptiles.

(Le reflet / « La » Marie-Louise)

Elle ne revendique pas son corps en entier.
Juste ses jambes.
Dans les vitrines elle triche question ligne.
A vingt ans passés de quelques éveils,
elle se douche, interminable.
Elle espère de l'eau un miracle.

(En silence / *Léa J.*)

Les bruits dans le placard, elle devine
proviennent d'un tourteau condamné
à l'eau bouillante, d'une existence
sacrifiée jadis à la glotonnerie familiale.
Les pinces repliées sous la carapace,
les yeux noirs, il émet au nom de tous les siens
des bulles par ses branchies extérieurs,
des bulles qui dénoncent
ce goût immodéré pour leur corail
qui a motivé tant d'immersions dans la cocotte !

(Grotesco / *Micheline R., née D.*)

Elles n'ont jamais vu de caravane
ni pâli au nom de Vancouver.
Complices derrière les rides,
elles se taisent. Elles se taisent
entre deux voisins, deux commérages,
entre les brus et les fils, les filles
et les gendres, et quand leur époux
interroge un matin le facteur.
Cela ne les empêche pas
d'enfoncer parfois leur main
dans une gorge pour en extraire
une langue noircie et des viscères.

(Un ciel gris / « *Les soeurs Meurice* »)

Avec en bouche le goût d'un saccage,
Elle se moque d'avoir à reconstruire sur des ruines !
Etonnée d'abattre des murailles,
elle conteste l'inventaire des modèles,
elle remet en cause le territoire des proverbes.
A longueur de journée, ses choix transforment
en hymne le quotidien.
Et voilà que le plaisir prend un sens
pour ses bras, son ventre et sa nuque,
et voilà qu'existent un avant un après
devenus un pendant.
Hier frigide, s'accommodant facile des conseils,
elle rayonne autour d'un sexe énorme réputé impossible,
qui pétrifie comme la tête de Méduse.
Accordant une chance à son ex,
elle éprouve de la pitié et laisse
l'ancien seigneur et maître pleurer avec les loups.
Ses remords tardifs ne sauraient mettre la joie en sourdine.
Dût-elle s'en mordre les doigts,
dût-elle en porter les stigmates,
tant pis elle vole aussi haut que possible !

(Légitime défense / Catherine F., née T.)

Elle est inquiète pour un toit
risquant de mal supporter la révolution climatique.
et mesure parfois la minceur du fil
qui la tire en avant comparée
au câble qui la retient en arrière
Mais ce qui la contrarie, c'est d'avoir à payer
les travaux relatifs à la tombe du père,
dont le socle se fissure.
Du père qui fut l'absent perpétuel
et qui maintenant se matérialise
sous forme d'urgence
au premier rang des préoccupations.

(La mal aimée / *Sylvi B-E*)

De rond point en rond point, suivie
par les yeux d'un poisson des profondeurs,
par l'appétit d'une bête soumise aux pressions,
elle a redécouvert sa chambre.
Elle y dort maintenant assurée
que nul prédateur livré à sa préhistoire
ne découvrira la moindre faille
permettant d'infiltrer son sommeil.

(Le rétroviseur / *Anna N.*)

RÉMI FAYE



ce jardin d'aube juste
au sortir du sommeil avec
ses longs sourires de brume

l'air encore tout jaune et bleu où
adhèrent encore des lambeaux de rêves

à cet instant dit-on l'avenir
a le regard lisse de l'amour

Jardin I Aube

Les tableaux sont du peintre **VICKY SÉBASTIEN**



tu as des yeux pour le jardin
où descend le ciel avec son soleil

pourri de chiendent et d'orties
des yeux pour les matins où
les araignées tissent leurs fils de rosée

ce peu de merveilles
qui accompagnent nos jours

Jardin II Merveilles

cette fin d'après-midi
aux robes fendues de ronces
qui s'attarde au fond du verger

en nous laissant un goût de pomme sure
de citron frais sur la langue

l'été a encore ta voix ton sourire
le parfum de quand tu t'apprêtes
à sortir dans le soir

Jardin III Crépuscule



salut ma femme de paille
aux yeux fardés de givre

salut aux heures qui se défont
en glissant sur la mousse des tuiles
aux marelles que le ciel dessine sur le seuil

au sel de la nuit qui poisse sur la peau
battement d'ombre dans les tempes

Salut



il vit sous des noms d'emprunt
toujours des noms de guerres

qui n'en finissent pas il vit
parmi les fleurs fanées de sa folie

dans les crachats de la nuit l'herbe
des rêves avec la pluie et
la musique dans la nuit des mots

Portrait de soi



elle ouvre ses mains verse le vin
noir des solitudes

dans la chambre poudrée
de sucre de lumière elle installe
le silence vaste des fleurs

dans le couchant ouvre les yeux
et voit sa mort de sable brun

Portrait aux fleurs

sous la peau de prune et de craie
le sang bourdonne sa solitude

le temps ne passe pas se retire
seulement quand le soir

mâche ses feuilles d'ombre
en recrachant son écume tandis que
l'été au salon s'abîme dans les vases

Portrait au sombre



femme de nuit labourée
sans cesse de ses peurs
qui sont chiennes frileuses

elle parle la langue de ses cris
et le feu elle parle la violence

de son vertige hurle à la nuit
et fait mensonge de toute voix

Portrait aux cris



elle ferme les yeux pour mieux
apercevoir les étoiles en plein jour

sent l'eau tiède de la lumière
fuir entre ses doigts la chaleur
qui monte de la rue et bat dans ses tempes

devine la tombée du jour
ses nervures dorées sous sa paume

Portrait au jour



elle vêtue de tant de saisons
vécue de tant de vies

brûlée de tant de flammes
au milieu des carillons de rires
s'efface dans les regards

à la fin ses mots ne sont plus
qu'une blessure à la lèvre

Portrait au feu

ÉVELYNE FORT

Elle aime –

Les chiffres noirs qui courent sur le blanc de la feuille, parfois elle en rajoute des rouges en sens inverse, bascule la feuille, en inscrit des bleus.....alors une fulgurante idée aligne les équations, la solution se trace dans le galop des signes

Elle aime –

Les navets
Le soir au beaujolais

Elle crée un groupe

Elles inventent des recettes de cuisine :
Bouillon de lacets au jus de chaussettes,
Lasagne de cailloux de taille aux laines de mouton

Elle pédale sur son vélo intemporelle

Tricote des chaussons
Trouve que ses jambes ont rallongées-
Assise, elle touche maintenant de ses pieds le sol
Elle dit merci la Danse
Elle redécouvre des parcours dans son corps au fil des jours

Elle chante

Dans l'engrenage,
La roue de la respiration, expiration
emboîte celle de l'inspiration, création
Elle fait le grand écart entre langage du corps et langage des mots

Elle danse-

Les chiffres 8 couchés au sol, se transforment en trèfles de bonheur, mouvement des planètes, repère inconventionnel d'espace
-elle respire les cadrans, elle est hors temps
-elle traverse les murs, explore des densités insoupçonnées, noie ses idées dans un cocktail pimenté d'images à trouver
-elle danse, passeuse muraille de l'aigle, du lion-cheval, de l'enfant-loup..
- POISSON Tramway nommé désir...Life's beautiful

« Avez-vous votre ticket ? »

Elle pense-

-Il n'est pas de plus grande liberté que celle de contraintes données d'où on s'échappe

-que Barby rime avec Zarby

-qu'une femme est faite pour penser sa vie et non pas panser les blessures de l'homme

Puis elle jaillit toute entière de l'eau de l'encre bleue. Elle part...

Extrait de « Extrait d'Elle »

GEORGES GUILLAIN

De l'œil à la pensée : mystérieux chemin! Nous ne voyons pas ce que nous voyons. Ne fermons jamais l'œil de notre nuit. L'œil n'emmène avec lui qu'une série d'abstractions : le monde ramené à une combinaison de formes primitives : bâtons, sphères, spirilles... Si bien que le monde que nous voyons n'est qu'une construction de l'esprit. Une imagination on pourrait dire poétique des choses rapportées à leur enveloppe subjective. Simple écorce virtuelle.

Et si justement la poésie, par la subversion qu'elle inflige à la langue habituelle, par ces changements d'échelle qu'elle opère sur nos représentations, consistait avant tout à nous faire prendre conscience de ce maquillage du réel que nous appelons vision ?

Son plus vigoureux désir : nous faire sortir enfin les yeux de notre tête !!!

Œil simples jardins

Lost gardens of Heligan

matière agitée

des jardins (corniques)

entre bruine

bourrasques

l'œil

s'emplit

d'un théâtre de feuilles

du vert

écarquillé

rafale

2

Jardins de Vaulx

comme
un souvenir de fête
sous les grands arbres allumés de rose

silence

quand l'oeil continue de jaser

sans qu'aucune
des feuilles
l'entende

3.

Maison de Maillol

tiens ça
ne tourne pas trop rond
les choses aujourd'hui

dans l'œil

beaucoup de bleu
mais la couleur
de la terre est trompeuse

personne autour ne voit
vraiment
ce qui se passe

alors les ombres se renversent

pour s'allonger
dans le sable
la poussière

faire un peu mieux rempart
en elles
à tout le vert qui monte !

4.

Simple pré dans les campagnes d'Aubrac

surplus d'été
herbe sous les genoux

nous mâchons
sans savoir
la terre et les racines

pour retrouver

au cœur des choses qui débordent
cet équilibre sans virgule
intensément frôlé

œil

roue

5.

Jardin du Vendômois

l'espace d'une fleur
les mots croient encore en cueillir
comme au temps de Ronsard

la couleur
verte nouveauté

qui n'appartient à aucun œil
aucune forme reconnue
de pensée

son silence
distrain

6.

Jeunes Parques dans la maison du Waast

filer

vers la belle saison

d'un seul bond briser l'ombre

courir en équilibre sur le tranchant de la lumière

déjà mouillées leurs lèvres les bras

chargés de linges elles mettent la table au jardin

sous l'épaisseur des arbres - étendu sur la corde

n'y manque même pas le drap blanc son balancement

de grandes lysimaques fleuries aussi dans les vergers les blouses

des femmes d'âge

aux yeux tachés

le bec arrêté

des oiseaux à l'affût de fruits

(rouges)

7.

Lecture d'un livre de Stanilas Dehaene

fève fauvette fovéa
que savons-nous de cette petite fosse
dans le jaune de la rétine

l'oeil cligne bouge incessamment
des mots pour amener la pensée jusqu'à ce foyer de lumière
empêcher que le monde autour ne se perde dans un flou progressif –

et si quand on regarde
tout se jette en avant
les plantes la forêt le grand vert

l'image ne se maintient pas produit comme une explosion
dans la tête qu'elle retranscrit comme elle peut de travers
mais dans le seul espace qui soit pour nous

- même qu'un peu - durablement accessible

vers

8.

Dans un petit jardin de ville (1)

osera t-on écrire alors qu'on est heureux
qu'on est heureux là pris dans cette couleur
qui rebroussant maintenant de nos yeux

nous renverse comme sur un tapis de fleurs –
il n'y a là aucune victoire aucune révélation décisive
que le sentiment d'une merveille particulière

et sans doute un peu niaise dans sa forme –
regardant au pied du marronnier fleurir les camomilles
avec pas plus de précision dans l'œil qu'une bactérie primitive

bâton sphère spirille

9.

Potagers

vie basse des jardins

s'y essuient des odeurs d'hommes tristes leurs reins
la marque d'un doigt noir exaltant sur des corps
la blancheur maraîchère - les femmes à côté
ont des cuisses pierreuses à ramasser dans le plastique
encore un geste et sa douleur

pour la pesée

10.

Jardins de la Toussaint (1)

et s'épuisant encore

du vent dans les jardins

rusant de moins en moins parmi la rouille

l'entassement dans les recoins des feuilles qui s'envolent échangeant

de part et d'autre de la haie paroles

pour une fois beaucoup plus claires

n'ayant pas d'autre but qu'apparemment tomber

dans beaucoup de silence et d'être

par l'éclat rasant du ciel

à l'instant

dépouillées

11.

Toussaint (2)

éclat mais qu'on n'en finit pas

de perdre de ressaisir jusque dans ces façons
d'être là ombres gommées vacillantes puis
s'embrasant d'un gros bouquet de chrysanthèmes
en vieux morts assagis plein d'obscur

par la terre comblés

12.

Dans un petit jardin de ville (2)

finalement

soir d'hiver

vie brute

puis non la rose

ce n'est plus à l'intérieur

de l'image gonflée des mille et mille

apparences de la pensée qu'il faudra

chercher un semblant de maîtrise

sur le bourdonnement ralenti des choses

cueillir

ce jour

ne tiendra plus

qu'à un éclair de l'oeil

ce reste précipité de tout le corps fossile

vent

moins!

(2001-2009)

MIREILLE JAUME

L'OPERA DES PAS PERDUS



[Version radiophonique](#)

4 H 44. Decticus Verrucivorus. 1° somnambule.

5 H 15. Lyriste Plebejus. Cicada orni, cicada atra. 1° violon.

5 H 47. Orphania Denticauda. 1° fossoyeur.

6 H 13 . Arcyptera Fusca. 2° somnambule.

6 H 30. Aeropus Sibiricus. Aeropus Le grand.

6 H 41. Omocestus Ventralis. Le fils indigne.

6 H 49 . Stenobothrus Lineatus. Le grand-père.

7 H 06. Myrmeleottetix. Maculatus. La mère.

7 H 14. Chotippus Fieber. Le chien.

7 H 30. Metrioptera Wesmael. La grand-mère.

7 H 39. Conocephalus Fuscus. 2° fossoyeur.

Il arrive côté cour. Stationne un instant au milieu du plateau. Et creuse. Creuse. Creuse.
L'homme s'enfonce au fur et à mesure qu'il s'affaire. Nécessité de renforcer la trappe. Revoir
le dispositif avec le régisseur.

7 H 56. Nemobius Sylvestris. 1° illustre inconnu.

8 H 04. Pteronemobius Heydeni. 3° violon.

8 H 21. Sigara dorsalis. Intrigante.

Note à la costumière : le rouge de Sigara doit être carmin, d'un rouge plus rouge que le cœur
retourné. Si besoin se piquer le doigt jusqu'au sang et s'en inspirer. Sigara est l'amante, la
mante religieuse. Personne ne doit lui échapper.

8 H 29. Ephippiger Epphipiger. 1° Siamoise.

8 H 46. Ephippiger Provincialis. 2° siamoise. Direct.

8 H 55. Ceuthorinchus Napi. 2° inconnu illustre.

9 h 21. Platyclei Denticulata. Tagger poète.

9 H 51. Gryllus Campestri. Pyromane cathéchiste.

Le dit campestri doit être maigre et allongé comme un cierge. On doit pouvoir le croire taillé dans de la cire, baveux et coulant comme sous le feu.

10 H 20. Acheta domestica. 1° associé.

10 H 52. Acheta Deserta. 2° associé.

11 H 20. Oricte Nasicornis. 1° oracle.

Lumière ! Il est temps. Je veux un contre-le-jour. La créature sera tout en silhouette. Quand viendra le temps du contre-la- nuit, je lui ferai prendre une douche. Pas d'échappatoire possible. L'oracle doit être vu et l'oracle doit assumer. Il ne se dérobera d'ailleurs pas. Ce n'est pas dans sa nature.

11 H 53. Lilioceris Lili. Jardinier.

12 H 20. Necrophorus Vespillo. Dealer.

12 H 53. Gestrupes Stercorosus. 1° contrôleur.

13 H 20. Messor Capitata. Duègne.

13 H 53 . Tettigonia Veridissima. Infante.

14 H 20. Reticuliterme Lucifugus. Confesseur.

14 H 53. Hylotrupes Bajulus. 2° contrôleur.

15 H 20. Culex Pipien. Pickpocket.

15 H 51. Uromenis. Rugosicollis.

16 H 16. Gestrupes Stercorosus. 1° commère.

16 H 47. Acherontia Atropos. Dragqueen.

17 H 03. Grillotalpa Grillotalpa. Témoin de rien.

17 H 10. Tettigonia Cantans. Sosie.

17 H 40. Cerambyx Cerdo. Renseignements généraux.

17 H 55. Barbististes Fischeri. Barbie Dragqueen.

18 H 10. Pholidoptera Griscoaptera. Prêtresse.

18 H 36. Homorocoriphes Nitidilus. Horloger.

18 H 55. Grioceris Asparagi. Pique-assiette.

19 H 13. Grioceris Duodecimpunctata. Organisateur de dîners mondains.

19 H 16. Occanthus Pellucens. Toilettier pour gorilles.

- 19 H 57. Coraebus Florentinus. Taste-vin.
- 20 H 33. Dosciostaurus Marrocanus. Maître des pleins et des déliés.
- 21 H 02. Lampyris Noctiluca. Esthéticienne pour macchabées.
- 21 H 33. Cicadella viridis. 3° violon.
- 22 H 03. Cyphonia Triphida. Maître coq.
- 22 H 33. Centrotipus amplicornis. Ingénieur du son et du bon ton.
- 23 H 03. Ledra Aurita. Maître-chien.
- 23 H 33. Myzus Circumflexis. Maître de dictée.
- 00H 03. Orgya Antiqua. Gardien de nuit.

Sigara Dorsalis. Monologue en variations. Durée : 3mn environ.

Je pleure.

Je pleure.

Je chiale.

J'exprime.

J'évacue, j'ordonne la fuite en avant. Je libère.

J'offre. Je donne, je donne tout. Je brade, je concède, je lâche. Je brise le joug.

Je libère les amarres.

Je ne suis que flux incessant. Des eaux infinies et furtives me flagellent. Le là-bas est sans cesse renouvelé. Un horizon s'esquive, tout en moi n'est que mouvance. Je fuis, je suis en transe. Rien en moi ne se considère un instant, rien ne se frôle, rien ne se regarde au-dedans. L'implosion me guette.

À moins que ce ne soit la lame blanche du couteau qui se retourne contre moi. Je saurai bien me faire mon affaire quand l'heure viendra. En attendant, je gronde et ma peine se distille peu à peu.

Gare !

Je pleure.

J'ai peur.

Je chiale.

J'exprime.

J'évacue, j'ordonne la fuite en avant. Je libère.

J'offre. Je donne, je donne tout. Je brade, je concède, je lâche. Je brise le choux.

Tibère, je me marre.

Je ne suis que pus repoussant. Des os symphoniques en dérive me martèlent. Le drama est sans cesse renouvelé. Un hérisson s'esquive, tout en moi n'est que de la danse. Je fuis, je suis en transe. Rien en moi ne se considère un instant, rien ne se frôle, rien ne se regarde au-dedans. L'implosion me guette.

À moins que ce ne soit la dame blanche du couteau qui se retourne contre moi. Je saurai bien me faire mon affaire quand l'heure viendra. En attendant, je blonde et ma peine se distille peu à peu.

Gare !

Je pleure.

Je meurs.

Je chiale.

J'exprime.

J'évacue, j'ordonne la flutte du vent. Je libère.

J'offre, fredonne, et mords le cou. Je brade, je concède, je mâche. Je brise le pou. Je me barre.

Je ne suis que pus repoussant. Des os symphoniques en dérive me martèlent. Le drama est sans cesse renouvelé. Un vieux soupçon se ravive, tout en moi n'est que de la danse. Je fuis, je suis en transe. Rien en moi ne se considère un instant, rien n'est plus drôle, rien ne se regarde pourtant. L'implosion me guette. À moins que ce ne soit la rame blanche du suppôt qui se retourne contre moi. Je saurai bien me faire mon affaire quand l'heure viendra. En attendant, je blonde et ma reine se défile peu à peu. Dard !

Peu à peu se défile, dard !

Peu à peu se défile, dard !

Dard, dard, dard !

Sigara la folle, Sigara la drôle

Gare à son dard !

MICHÈLE NINASSI

SUTURES

entre deux eaux

(extraits)

Le silex

Quoi dire sur l'orage

encore un écart
à combiner les dialectes

sous des lustres bouleversants

il n'est d'autre ton plus juste
le féminin

ni d'autre propos
l'envol

en permanence de l'état
d'étincelle

Le balancier

En miroir
la nuit adhère à la lumière

la rupture est nette

césure
franche et hostile
entre l'homme et
l'ombre

lente
et furtive
érosion
du modelé

une fracture vigilante
qui creuse
sa voie

**La sentinelle
(1)**

Dans les bulles de nuit
satellites volatiles

quand d'autres gesticulent

elle occupe toute sa place
de veilleuse insolite

postée à l'orifice
selon le protocole

lacérée parfois
par les crocs
d'eaux dormantes

une énergie farouche
la soude aux parois

**La sentinelle
(2)**

Elle porte les sillons
d'un condensé de guerre

ce qu'on attend d'elle

baliser la terre
installer le temps

à patrouiller le long
des précipices

attisant sur le tard
des falots ridicules

à s'égosiller
devant toute dislocation
du rythme
ou du relief

L'entame

Depuis le nichoir
jusqu'au linceul

la mécanique unanime
de la tourbe

un ressac docile

où percevoir
le mouvement intime
des coulées de l'azur
dans la loi végétale

de l'agonie
on peut encore
apprendre

Le delta

Sinon quoi

boire au sang de la veuve
tâter de sa liqueur
ses tanins rebondis

les bras en croix
dans l'eau croupie
d'une semblable appétence
baiser à deux genoux
la fange
et l'humus

s'étancher aux cloaques

convoquer sur l'ordure
le plus opulent
des banquets

La cavale

La fusion des poussières
soude le charbon
en un roc promontoire

comme fondu
en gorge

le soufre y fait sa brume

il faut songer
tous
à s'alimenter d'autres sels

faire comme si
d'une aile
le papillon pouvait déporter

l'apside de la terre

La diversion

Foisonnement du chant
véhément et sonore
qu'entonne la tribu

on embrase les torches

plus loin
au sein du calcaire

à peine un battement
une palpitation du rire

dont chaque intervalle

obture nos terreurs

FLORENCE NOEL

qui me rompra encore

je ne sais rien
la dorure des livres, peut-être
sur leur tranche qui aiguise mes doigts
- fioriture-

je ne sais rien
que l'or sur les lèvres d'icône
au matin froid d'une pierre romane
superbe dans sa courbure de vieille femme
et moi priant la bouche tout contre les moellons
moi mon épiderme hurlant dans les nervures du granit

je ne sais rien
enfant avant la lettre, bambin tiré à quatre étoiles
je ne sais que ton nom, peut-être
et la lumière avalée par le dallage
à l'arrière de mes pas

je ne sais plus – ais-je su – la litanie de tes amis
ton histoire tressée de signes
et tous tes gouffres où le cœur
tombe en torche
éclairant –enfin –
les angles morts de nos visages

je ne sais que mes jours et l'incertain
le désir minuté
la voie sourde des fleurs
encore sous la terre

je suis une vasque qui ignore son vin
une écorce de pain avide de la dent
qui le rompra encore
je suis lèvre scellée d'un baiser à venir
lourde d'enfants abstraits des caresses de leur mère
levain resté en rade à l'aune du pétrin

nous boire à sèves

sans descendre jusque là,
nous venir avec un baluchon de ruines
presque esthétique,
à force de marchander ces hommes en transit,
brunis d'attente,
les dents pleines de misères à tâter.

sans descendre jusqu'au fumoir,
nous boire à sèves
là où s'agglutinent nus
nos virtuels sosies
nos si vil art viols
presque pudiques dans l'ostentation de la chair
à gémir en cadence pour qu'on clique sur vos sexes
et qu'ils paient vos faims de mois
de mai
fleuris d'enfance

sans descendre plus bas que le rez
sans marée, sans cloaque,
sans mariée, sans mac
à desservir la joie
des banquets
pour qu'un rire officiel
se consume
direct sous la caméra

sans descendre, nous avons
de beaux jours encore ici terre
à la verticale de nos enfers

hors des bordées de lumières

Il me faudra t'apprendre
hors des bordées de lumières
que tu me jetais
à rompre haut et feu
voir dedans être dehors
la nuée opaque
le ciel bouché, les pluies crachées
les chemins au soir sans ta danse
guidant le volant de l'auto

énoncée mes lèvres
elles qui reviennent aux initiales
de ton nom d'or

trembler – je ne frissonnerai pas- de prodigalité
sans plus voir la main de l'offrande
son ocre qui incise mes poumons

la nuit pour moi est devenue un voile
à soulever doucement
mon seul désir
y plante sa tente

ma nuit voyante remuante rumeur
amour où tu t'enroules
comme au jour
soleil empreint sur mes paupières.

La Désinvolte (détail)



Créations Karine Cathala © 2010

LYDIA PADELLEC

La Maison morcelée

(extraits)

1. *De la chambre*

Des nuages dansent au plafond des chambres. Un moustique agace les nerfs du réveil. Tic tac. Tic tac. L'air est lourd de parfums suaves. Des larmes coulent le long des murs. *L'Invitation au voyage* sous l'oreiller aide l'entrée en rêve. La petite souris ne passera pas.



Le papier peint floral de la chambre ne se reflète plus dans le miroir. Les corps ne se déshabillent plus pour l'amour. Une odeur de lys putride déborde du plancher. Une abeille, désorientée, agonise.



Dans l'armoire vieille de deux cents ans, le linge gémit dans son sommeil. Le sachet de lavande n'embaume plus les rêves de l'aïeule. Les robes à fleurs côtoient les pattes d'éléphant hippie. Jambes lourdes et défraîchies. Grignotées chaque nuit par les mites.

3. Sur le carrelage de la salle de bain

Sur le carrelage de la salle de bain, une goutte de sang. Minuscule coccinelle. Elle a glissé le long de la jambe et ne s'est pas envolée. Depuis mille ans, pourtant, un rayon se pose toujours au même endroit : la partie centrale de la faïence, là où l'arabesque forme un pubis.



Perdre pied. Et l'instant d'après découvrir un trou au plafond. Une mèche de cheveu, grise et fine, qui s'agrandit au fil des ombres. Le toit béant. La pluie tombe dans la douche. Un cri de mouette passe au-dessus de la pomme. Rieuse.

5. *Sur les étagères grises...*

Sur les étagères grises, des livres de la bibliothèque rose rangés comme des monuments aux morts. Fantômette et sa cape noire. Candy fleur de neige. Les petites filles modèles se prennent pour des violettes. Une fourmi se glisse entre les pages jaunes d'un livre sans titre : elle porte sur son dos les mots du poème et la salive du doigt.



Coude contre coude, les poupées ne se regardent plus. Alignées comme pour un défilé de miss. Chacune pour soi. Chacune en soi. Elles sourient les yeux béats, debout sur le lit, contre le mur tapissé de posters d'idoles défraîchies.



Sur le bureau pêle-mêle des feuilles jaunies de poussière. Quelques cahiers d'écolière sage comme l'image d'un autre siècle, avec des nattes de chaque côté. Une écriture ronde au stylo bic et des cœurs sur les i. Mais pas de lune sur les toits. La récitation est oubliée.

BÉNÉDICTE RADAL

JE GARDE TRACES

Nos visages gardent trace. Se forment et se déforment au gré
des événements des accidents des rencontres.
Mouvements, va-et-vient, hésitations, faux-pas.

Je garde traces
je, corps
je, peau
je, visage

Formes qui nous échappent
on n'a pas le corps qu'on mérite
on s'étonne de la forme de nos visages
témoins de nos existences
nos visages ont leur vie propre

se forment et se déforment
nous subissent et nous font subir
nous, observant passivement
sans prise
tentatives désespérées d'imprimer la forme désirée

et le monde, et les autres -nos témoins- ne voient que cette
forme informe difforme.
Nous n'avons pas de témoins des autres traces. Ça nous mine.

Seules nos paroles peuvent donner sens à ce champ de mines
je veux poser une parole sur nos visages, montrer nos visages
et trace garder

En effleurant, laisser le choix à chaque trace d'apparaître, ou
pas
garder la distance, éviter le danger
intime flottant fragmenté échappant insaisissable

Fixer les traces et cicatrices visibles
laisser affleurer les traces et cicatrices cachées
celles de l'autre histoire, celles de la peau du dedans



La Songeuse (détail)

LOUIS RAOUL

Par la fenêtre du train, tu vois passer des pans entiers de paysage où tout pourrait recommencer. Tu pourrais descendre ici, où là, ne franchir des gares que leur nom que tu aurais inventé. Ou bien tenter l'origami pour celle-ci, et t'en remettre au vent pour ne pas céder à la halte. Des pans entiers de paysage, et la tête appuyée contre la vitre. Un rêve de banc, où t'attendre.

Un grand champ de silence avec tous ces becs blonds sur une seule patte, bougeant à peine sous le vent, comme pour attirer le regard. Vu d'ici, des toits seuls posés sur les blés. Ceux de là-bas habitent le cœur d'une saison, juste le temps de marquer la hauteur sur le chemin.

Avec ce qui s'annonce là-bas, il nous faudrait bientôt sortir et parler de la pluie. Sous ces quelques paroles affectueuses, elle resterait plus longtemps sur notre peau, nous serions alors ses préférences. Nous habiterions pour un temps l'averse et toutes ses fenêtres en mémoire, avec, derrière, ces visages de noyés.

Que dire aujourd'hui après l'orage, de cette eau revenue sur la terre. J'ai raté le passage, je suis sorti trop tard, il n'y aura pas cette fois de fraîche reconnaissance sur mon visage. Je ne serais pas de ceux qui remonteront midi, au soleil retrouvé

C'est à la saison la plus pâle qu'il franchit la grille, il repose sur quatre épaules, derrière, des visages qui ne comprennent pas, et d'autres de circonstance. Tout ceci se dirige vers une chambre qu'il a choisie, avec l'ombre de toujours. Plus tard, quand ils lui rendront visite, les jours de neige, il y aura ceux qui auront ce geste tendre d'alléger un peu le silence, de dégager un nom. Et les autres...

Et le livre qui s'ouvre sur tous les lieux de son enfance, des pages où ressentir encore ce qui a été donné. Le souvenir de ces haltes où il fallait transcrire, marquer le jour d'une présence à chaque fois plus proche du monde. Te voici maintenant sur le chemin, sans haltes, n'ayant plus rien à dire. Des brouillons il ne reste que le vent dans les arbres, et l'inquiétude de tes mains, n'ayant plus rien à froisser.

MARIO URBANET

la chouette effraie *tyto alba*

une pâquerette fleurit modestement
à l'entrée du cimetière
à chaque mort qui passe
elle offre un pétale
en défoliant son état d'amour
quantifiable avec mesure
très peu un peu beaucoup ...

ôtant le suaire ultime des mots
elle élira un défunt
qui prendra son tour d'égrenage
dans l'engrenage du passe temps
ainsi joue-t-on à la roulette
dans les champs de repos

à la frêle branche d'un tremble
une chouette effraie *tyto alba*
veille chaque nuit
hommage de la gent de plume
à ceux que la translation à menés ici
où le repos est inclus dans le contrat

rendus à demeure
belliqueux et pacifistes
sont désormais taiseux pour toujours
ainsi *la rose et le réséda ...*

l'air
aussi matériel que de l'ouate
assourdit les bruits de la ville
enfants qui rient juste pour rire
marteau piqueur crachotant de la sueur
grue qui grince
en tournant son bras long comme la vie
et semble tirer de terre une habitation ordinaire
ostensiblement proche par déni de crainte
rappel que la terre
appartient aussi aux vivants

des sépultures
hautes comme des hôtels particuliers
au fronton ostentatoire
étendent – par habitude – leur ombre possessive
sur de modestes pierres
noires d'ennui sous ce ciel de novembre
étréintes par le lierre
à défaut de visites affectives
l'oubli se mesure à l'absence de taches vives
couleur chrysanthème

des gens qui furent
aimants bien portants impotents
ceux au vécu modeste
ceux qui furent importants distants
voisinent
fondus dans la masse des *non êtres*

qui évaluera
l'immense savoir
devenu brusquement inutile
les secrets
terriblement futiles
les amours tangibles ou chimériques
et aussi
la somme de bêtise
de couardise
enfouis ici

à tour de rôle
nous nous manquons les uns aux autres
qui nous étions
juste indispensables

Coda

Sur les hautes branches du grand châtaignier, j'ai construit ma cabane pour y poser mon sac.

Je veux connaître la suite passionnante de l'aventure humaine. Il est vrai que l'on voit différemment, vu de haut. ! On a du recul en quelque sorte !

Une mouette rieuse *larus ridibundus* me rejoint, pour se reposer d'un long voyage.

Elle me raconte *Cité Soleil* à *Port-au-Prince*, un territoire grand comme celui-ci. Pas une once de terre n'y est vide de nos semblables, si dissemblables.

Elle est surprise de ce que - là-bas - vaut la vie. La conserver jusqu'au matin suivant est une quête quotidienne. Elle se perd ou se prend - c'est tout comme - pour un mot ... un regard ... un dollar !

Ou pour l'absence d'un mot ... d'un regard ... d'un dollar !

La voyageuse me dit que sous cet arbre, s'installe insensiblement une société semblable à celle là, et ajoute pour la cantonade : *Les laisserez-vous faire ?*

Entre les bogues vides qui jonchent le sol, deux colonnes de fourmis se croisent, interminables. Impressionnante organisation du ravitaillement, en prévision de ...

Elles étaient ici bien avant l'apparition de notre espèce. Seules témoins dignes de foi *verago nomines*, les fourmis seront encore là, bien après notre ultime révérence. Mais inutile de se faire d'illusions, peu leur en chaut !

table des matières

introït
le merle noir *turdus merula*
le coucou gris *cuculus canorus*
l'alouette calendrelle *cardullis carduelis*
le chardonneret élégant *calendrella bracydactyla*
la fauvette grise *sylvia communis*
le bruant grimpeur *emberiza shroeniclus*
le rossignol philomèle *luscinia megarhynchos*
la libellule grande aeschne *aeschena grandis*
le martin pêcheur *alcedo atthis*
la corneille sacerdotale *corvus corone corone*
le roitelet triple bandeau *ragulus ignicapillus*
la pie bavarde *pica pica*
le grèbe castagneux *podiceps ruficollis*
le Caudron rafale *avis falsa*
la mésange charbonnière *parus major*
la chouette effraie *tyto alba*
coda

Les auteurs présents dans ce numéro:

Ursula Beck

Ursula Beck est née en Allemagne en 1965 et a la double nationalité française et allemande. Elle est linguiste de formation et a publié deux ouvrages dans lesquels elle soutient une application de la linguistique générale aux langues classiques. Vers l'an 2000 elle se met à écrire des poèmes. Son style évolue de textes initialement très brefs, et dans lesquels elle cherche très fortement à inscrire la courbe mélodique comme encore dans son recueil *Jusque dans le Cœur du Bleu Sauvage* (Paris, L'Harmattan, 2007), vers une écriture plus détachée et qui se donne pour idéal la prose. Sa forte orientation visuelle, perceptible dès son premier cycle de poèmes *Aquarelles* qui étaient « ... de véritables aquarelles et qui sont peintes avec les mots », l'amène actuellement à se former dans le domaine du design d'espace.

Françoise Biger

Françoise Biger, née le 27 août 1960 à Villers Semeuse (Ardennes). Grandit à Nice, travailla à Rouen, vit désormais près de Rennes à Mordelles précisément où elle a le statut de ménagère de moins de 50 ans pour quelques mois encore, de présidente d'association culturelle, de joueuse de flûte traversière, tin whistle et bodhran dans un groupuscule de musique irlandaise. Jusqu'il y a 4 ans, faisait de la poésie passive. Depuis, elle est passée à la poésie active après avoir participé à un atelier d'écriture poétique. Quelques textes envoyés et publiés depuis l'été 2009 dans la revue « libelle », N4728, Comme en poésie, Traction Brabant pour le mois de mai.

Karine Cathala

Karine Cathala est née en 1971. Elle vit et travaille en Bretagne. Créatrice depuis sa plus tendre enfance, le dessin a longtemps été son principal mode d'expression. Après un baccalauréat *Lettres et Arts plastiques*, elle a étudié à l'université Paris VIII en ECA (Éducation, Communication, Animation) et en Arts plastiques. Elle rompt brutalement avec ce milieu dans lequel elle ne se reconnaissait pas. Mais dix ans plus tard, elle y revient, reprend ses pinceaux et se remet à l'ouvrage à l'écoute de sa vie intérieure et de ses sensations. Sa peinture prend alors toute sa dimension auprès des personnes bien vivantes auxquelles elle s'adresse « celles qui ont un corps, un cœur, une âme. » Dans son travail, elle figure et défigure parfois les trois corps qu'elle perçoit en elle, le corps physique, le corps mental et corps émotionnel. Son travail prend tout son sens dans la rencontre avec les personnes par la médiation de ses tableaux. On peut découvrir son site Internet à l'adresse <http://www.karinecathala.com>

Odile Desanti

Née en 1948, assistante sociale à Aubervilliers, cette « militante pour les droits de l'imaginaire des femmes » a, dès son premier livre, été rangée près de l'auteur d'*Exister*. Elle a surtout lu Follain à partir du moment où l'on l'a comparée à lui. Il l'a moins influencée que le Rilke des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* ou Virginia Woolf ou Akhmatova. En fait, elle a commencé par écrire pour le théâtre. Ses poèmes sont souvent des scènes concentrées à l'extrême et ses vers doivent beaucoup aux comédiens auxquels elle donne parfois des textes aux trois-quarts terminés et dont les improvisations lui servent à fixer les coupes. Depuis 1983, Odile Desanti s'attache à redéfinir les liens entre littérature et politique. Dialectiquement opposée aux thèses de l'engagement, elle a peu à peu élaboré une oeuvre qui tend à substituer à la notion de poésie politique, celle de « poésie du politique ». *Rue chair et foins* est un ensemble qui compose et enrichi *Sous un soleil féminin*, paru en 1993, après cinq recueils publiés chez Belfond, chez Maurice Nadeau et aux éditions des Femmes. Elle est en outre l'auteur d'un roman chez Grasset. Son oeuvre théâtrale, régulièrement jouée en banlieue parisienne, est éditée aux éditions Act Mem.

Rémi Faye

Rémi Faye est né le 27 octobre 1956 à Neuilly-sur-Seine. Il enseigne l'allemand dans des classes de lycée et de prépa dans le Val d'Oise. Son oeuvre poétique comprend les livres *Salles d'attente*, Éditeurs Français Réunis, collection *Petite Sirène*, 1979, *Sang et eau* (Édition Ipomée, collection *Tadorne*, 1987), *Fièvre blanche* (Prix Max-Pol Fouchet, collection *L'Atelier Imaginaire*, Castor Astral, 2000), *Entre les marges* (Le Castor Astral, 2002), *Dernier Stade* (Tarabuste, 2003) et un recueil collectif, *De l'obscur étincelle (six poètes d'expression française)*, L'Harmattan, collection *Levée d'ancre*, 2004).

Évelyne Fort

Évelyne Fort, née en 1954 sous le signe du poisson, est comédienne, chorégraphe, et directrice artistique de la compagnie Willy Danse-Théâtre. Elle développe parallèlement à des études de mathématique une formation en danse contemporaine, puis tout en enseignant ces deux domaines, participe à des spectacles en tant qu'interprète. Elle rencontre Michèle Berg et s'engage complètement à partir de 1985 dans le milieu artistique. Attirée par des expressions artistiques multiformes, elle complète sa connaissance de la danse par un travail autour du théâtre et du chant. Elle rassemble ses expériences et passe à la conception chorégraphique et théâtrale. Elle dirige des stages d'insertion par la pratique artistique, des ateliers de sensibilisation pour adultes et pour les enfants dans les écoles. Actuellement elle travaille à l'écriture et à la recherche de coproductions de formes « corpoétiques », poursuivant par là sa démarche pluridisciplinaire.

Georges Guillain

Georges Guillain vit actuellement dans le Nord. OÙ il a fondé avec le concours de la ville de Boulogne-sur-mer le Prix des Découvreurs, prix national de poésie dont l'objectif est de faire découvrir au plus grand nombre la poésie qui continue de s'écrire de nos jours.

On pourra découvrir bientôt de lui aux éditions Potentille, *Compris dans le paysage* et à l'Atelier La Feugraie, *Avec la terre au bout*, que viendra compléter en 2011-12 *Parmi tout ce qui renverse*

Mireille Jaume

Après deux années passées à l'école du mime Marceau, Mireille Jaume a suivi des études théâtrales jusqu'en maîtrise. Elle a écrit des dialogues de bandes dessinées pour le peintre illustrateur Silvio Cadelo et un texte pour son recueil d'images érotiques « Ypsine et la carte du tendre » paru aux éditions Bagheera. Elle a aujourd'hui intégré le collectif d'auteurs *Les Mots Migrateurs*. Trois de ses nouvelles ont été publiées dans les recueils *Prix Philippe Delerm* 2004, 2005 et 2008 parus aux éditions Valhermeil. La nouvelle *Les quatre éléments* vient de paraître en janvier dernier dans un recueil édité par le collectif des *Mots Migrateurs*.

Michèle Ninassi

Née en 1959. Adolescence nourrie au mouvement surréaliste, au jazz, et marquée par la découverte de Freud et de la psychanalyse. Conseillère d'orientation psychologue dans l'Éducation Nationale. Présidente de la Machine à Sons, association argenteuillaise promouvant le jazz et les musiques improvisées. À compter de novembre 2006, participation à divers projets et lectures en public : Poésyvelines, Maison de la poésie de Paris, exposition *Le Chant de la matière* avec la plasticienne Cécile Picquot en duo avec le saxophoniste Philippe Lemoine, 27^{ème} Marché de la Poésie, collaboration d'écriture avec Charlène Martin sur le spectacle musical « des mots, des cris »; Inédite à ce jour, sauf à citer les livres objets de Cécile Picquot.

Florence Noël

Florence Noël, belge, née à Ciney en 1973, vit actuellement dans le Brabant Wallon, exerce divers métiers dans la gestion des documents et des contenus web. En parallèle, écrit depuis toujours en poésie et proses courtes. Publiée dans des anthologies (*Les belles palissades* chez *Gros textes*, plusieurs anthologie à *ecrits-vains* dont une chez *00h00.com*), en revues (*Inédits nouveaux*, *Microbe*, *Le Spantol*, *la Page Blanche*, *An plus*, *Nouveaux délits*, *D'ici là*, *Chos'e*, *les Carnets d'Eucharsis*, *Page Blanche*, *Bleu d'encre*,...) et sur de nombreux sites littéraires. A collaboré dans les revues en ligne comme *Ecrits-Vains*, *Francopolis*. Actuellement revuiste de *Diptyque*.

Lydia Padellec

Lydia Padellec est née à Paris en 1976. Après des études de lettres modernes, elle choisit de *vivre en poésie*. Publiée dans plusieurs revues depuis 1999 (*Interventions à hautes voix*, *Jointure*, *Les Citadelles*, *N4728*, *Poésie/Première*, *Poésie sur Seine*...) et lauréate de concours littéraires et d'art, elle anime des ateliers d'écriture et d'art postal. Elle écrit des poèmes en vers libres, en prose et pratique également le haïku qu'elle découvre en 2001 à travers l'œuvre des grands maîtres japonais. Publiée dans plusieurs anthologies de Haïkus en France et au Canada, elle a participé en octobre 2008 au 3^{ème} Festival francophone du haïku à Montréal. Elle fut invitée à PoésYvelines, au Printemps de Durcet et au Festival International de poésie de Paris. Plasticienne et auteur de quatre livres d'artistes, elle aime associer l'écriture aux arts plastiques et se passionne aussi pour la photographie. Elle a créé en mars 2010 une petite maison d'éditions de livres d'artistes : *Les éditions de la Lune bleue*...Dernières parutions : *Foukenn diwan* (ça presse, livre d'artistes, 2007); *La lune dans les cheveux* (éditions l'Iroli, anthologie haïku, 2010); *Pour Haïti* (éditions Desnel, ouvrage collectif à but caritatif, 2010).

Bénédicte Radal

Bénédicte Radal est née en 1975 en Ardèche et vit actuellement à Lyon. Après quelques années d'enseignement des Lettres classiques, elle passe une maîtrise d'ethnologie à Marseille. Entre deux voyages, elle pratique différentes thérapies corporelles. Le thème du corps traverse tous ses écrits depuis un cancer survenu à l'adolescence. Elle s'apprête à publier un livre sur la transidentité.

Louis Raoul

Louis Raoul, né en 1953 à Paris où il réside toujours, a exercé divers métiers dont actuellement, celui de la Banque. Il a publié à ce jour une douzaine de recueils parmi lesquels, *Par peur de l'équilibre* Ed. L'Harmattan, *Préface aux confins* Ed. Pleine Page, *Logistique du regard* (Prix de la Librairie Olympique 2008) Ed. N&B / Pleine Page, *Sources du manque* Ed. Ex Aequo. Il a collaboré à de nombreuses revues et anthologies.

Vicky Sébastien

Vicky Sébastien est peintre avant tout. Charentais d'origine, enseignant en arts appliqués, il aime créer. Son domaine de prédilection est la peinture (deux ou trois expositions annuelles). Il crée aussi des affiches pour des associations, travaille sur l'aspect visuel de la communication pour des entreprises ou illustre des livres. En 2009, Il est entré dans un nouveau terrain de création avec l'écriture de son premier roman - un polar - *Emma et l'affaire de la galerie Soulin*, qui a paru au mois d'avril 2010 aux éditions Thodt. On peut joindre Vicky Sébastien à l'adresse suivante : vicky.sebastien@gmail.com.

Mario Urbanet

Mario Urbanet est né entre deux langues, celle du Frioul de sa branche paternelle, venue d'Italie, et le français de sa mère. L'occupation allemande, la Guerre d'Algérie, divers métiers et un fort engagement citoyen lui ont appris l'essentiel sur la vie. Mais les livres lui en ont dit les valeurs. Quittant l'école à 14 ans, c'est son instituteur, en lui ouvrant sa bibliothèque, qui lui inculqua la passion des mots. Il s'efforce aujourd'hui de la faire partager, par sa poésie et ses contes, dans les écoles, les bibliothèques, des lieux de spectacles, des prisons, des salons... Il écrit pour faire trace et participer, pour une infime mesure, à la grande ébullition des idées humaines. Il tente de découvrir comment fonctionne ce monde étrange. Il se fie au comportement de ses semblables, plus qu'à leurs croyances. La poésie dit-il « *est une nécessité. Elle intègre à l'existant, à l'existence. C'est le média qui exacerbe l'être au plus vif. Les mots s'y arrangent, comme s'appareillent les pierres d'un monument, pour au-delà de leur beauté, suggérer à coup sûr, le sens. La poésie n'est telle, qu'à son écoute.* » Il apprécie le privilège, que ses mots soient lus, et dits. Mario Urbanet a été édités dans plusieurs revues et ses poèmes sont présents dans des ouvrages collectifs. Il est l'auteur de *Mur de Sable (brûlures d'Algérie)* paru au *Le Temps des Cerises*, de *Lieux communs où l'on patiente* aux éditions *Le Serpolet*. Son dernier livre *La douleur des arbres*, sur des photographies de Patrice Leterrier vient de paraître aux éditions de l'Amandier.



Créations Karine Cathala © 2010

L'endeuillée (détail)

Auteurs publiés dans la revue Incertain Regard depuis novembre 2009:

Nathalie Bassand, Ursula Beck, Françoise Biger, Karine Cathala, Fabien Claude-Marie, Odile Desanti, Frédéric Eymeri, Fabrice Farre, Rémy Faye, Evelyne Fort, Bernard M.-J. Grasset, Isabelle Grosse, Georges Guillain, Mireille Jaume, Jean-Louis Lebret, Denis Moreau, Michele Ninassi, Florence Noel, Lydia Padellec, Bénédicte Radal, Louis Raoul, Jean-Christophe Ribeyre, Serge Ritman, Faustina Rosellini, Vicky Sébastien, Mario Urbanet



Revue INCERTAIN REGARD

Revue de poésie depuis 1997
Responsable de la publication : Hervé Martin

Site : www.incertainregard.fr
Courriel : incertainregard@wanadoo.fr
Parution numérique semestrielle.
Numéro ISSN 2105-0430

Le comité de lecture de la revue est composé de:
Hervé Martin, Cécile Guivarch et Jean-Paul Gavard-Perret .

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse internet de la revue. Le choix proposé doit contenir entre 5 et une dizaine de textes au fichier numérique txt ou doc.

*... Heureux celui-là qui dans les choses infimes
A placé son plaisir: nul jour ne lui dénie
Sa part de bonne aventure.*

Ricardo Reis - Odes retrouvées (1914-1934) *Jour sans plaisir*

Poèmes païens — Fernando Pessoa

© Christian Bourgois éditeur



Revue INCERTAIN REGARD

Revue de poésie depuis 1997

Responsable de la publication : Hervé Martin

Numéro ISSN 2105-0430

Site: <http://www.incertainregard.fr>

Bloc-notes de lecture : <http://incertainregard.hautetfort.com>

Courriel: incertainregard@wanadoo.fr /